Document generated on 05/08/2024 6:31 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Trop dur ou trop flou

De la puissance de la volonté à l'absence d'idée

Aux portes du royaume, texte de Knut Hamsun,traduit et adapté par Catherine d'At et Karin Meland, mise en scène de Claude Poissant, au Théâtre du Trident, du 13 avril au 8 mai 2004

Jacinthe Rioux, 609 Saint-Gabriel, Texte de Isabelle Hubert, mise en scène de Catherine Lachance par le Théâtre La Rubrique et le Groupe Pour Cela, au Théâtre Périscope du 20 avril au 8 mai 2004

Jacqueline Bouchard

Number 198, September–October 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19061ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, J. (2004). Trop dur ou trop flou : de la puissance de la volonté à l'absence d'idée / *Aux portes du royaume*, texte de Knut Hamsun,traduit et adapté par Catherine d'At et Karin Meland, mise en scène de Claude Poissant, au Théâtre du Trident, du 13 avril au 8 mai 2004 / *Jacinthe Rioux, 609 Saint-Gabriel*, Texte de Isabelle Hubert, mise en scène de Catherine Lachance par le Théâtre La Rubrique et le Groupe Pour Cela, au Théâtre Périscope du 20 avril au 8 mai 2004. *Spirale*, (198), 52–53.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

TROP DUR OU TROP FLOU :

DE LA PUISSANCE DE LA VOLONTÉ À L'ABSENCE D'IDÉE

AUX PORTES DU ROYAUME

Texte de Knut Hamsun, traduit et adapté par Catherine d'At et Karin Meland, mise en scène de Claude Poissant au Théâtre du Trident, du 13 avril au 8 mai 2004

JACINTHE RIOUX, 609 SAINT-GABRIEL

Texte de Isabelle Hubert, mise en scène de Catherine Lachance par le Théâtre La Rubrique et le Groupe Pour Cela, au Théâtre Périscope du 20 avril au 8 mai 2004

« *De l'esclave est né l'ouvrier, de l'ouvrier un parasite, dorénavant sans aucune mission [...]... il faut les empêcher de prospérer en les exterminant.* » Dans le contexte mondial actuel, cela donne particulièrement froid dans le dos de savoir que Knut Hamsun (1859-1952), préfigurant la montée du nazisme, pense réellement ce qu'il fait dire à son protagoniste dans *Aux portes du royaume* (1895). Cela devrait nous rendre vigilants. Porté par son interprétation de la pensée de Nietzsche, la volonté de puissance et le concept du surhomme, le sombre auteur norvégien influencera à son tour par ses réflexions une jeunesse en mal d'idéal. Hamsun prône un retour aux valeurs traditionnelles, à la vie saine et rigoureuse proche de la nature. Il aurait pu séduire les ouvriers et tous les exclus du progrès capitaliste, mais, justement, les faibles sont les grands perdants de l'idéologie fasciste : il faut plutôt les éliminer. Son anti-libéralisme ouvre la porte à toutes les dictatures. En ce sens, cette pièce rarement présentée est un fascinant morceau d'anthologie et d'anthropologie. On en suit le développement comme celui d'une thèse qui s'élabore en avançant des arguments de plus en plus inquiétants, et dont on attend la conclusion. Ivar Kareno (Hugues Frenette), doctorant en philosophie, vit au-dessus de ses livres et de plus en plus distant de son aimante Elina (Hélène Florent), dont les goûts simples et la tendresse s'arriment de moins en moins aux discours intellectuels, monolithiques et agressifs de son époux. Espérant la gloire et la bourse tout en ne cessant de vilipender les positions de ses professeurs, collègues et amis, celui-ci s'enferme de plus en plus dans un isolement qu'il assume, persuadé de détenir la vérité.

La mise en scène de Claude Poissant repose sur un cadre classique et un décor plutôt étrange de Vano Hotton, très dépouillé, évoquant une résidence de campagne. Un arrière-fond gris-bleu ferme la scène tandis qu'une autre cloison à mi-chemin détermine l'espace de l'action et celui du séjour de la maison. Ce mur est tantôt transparent, tantôt miroir, tantôt juxtaposition de carrés formant une espèce de toile à la Piet Mondrian (ce qui demeure mon impression personnelle puisque ce rapport ne semble pas pertinent ici). Ajoutons un banc et quelques autres éléments essentiels, des fleurs champêtres, une nappe trop voyante, et une inclinaison du plateau qui n'est peut-être pas nécessaire. Discrètement et sans coup d'éclat, Poissant introduit plusieurs déplacements des personnages et du rare mobilier (petites tables, chaises) qui font diversion et suffisent à rompre la monotonie et à créer des pauses dans la densité du propos. Cela demeure vivant, chaque changement scénographique suggérant qu'il va se passer quelque chose et que la dialectique évolue vers un dénouement. Patrick Ouellet est au piano sur la scène. Son excellente performance confère beaucoup d'atmosphère à ce petit monde de la bonne société pensante. L'accordéon fait aussi au besoin son effet de bal-musette. Les musiques, comme les éclairages (Sonoyo Nishikawa), maintiennent l'expectative et créent des espaces, des îlots de jeu et rendent l'ensemble plus énergique, plus charnu. Les costumes de Marc Senécal sont simples et précis. Les robes sont magnifiques et le changement de toilette d'Elina, vraiment réussi : c'est une Donalda transformée en papillon.

Le personnage d'Elina tisse la trame sensible de cette histoire : elle est la vie, ce qui se passe et advient autour de l'écrivain et à cause de lui, de ses attitudes, de son idéologie. Grâce à l'interprétation précise et émouvante d'Hélène Florent, le drame est bien mis en route dès le début, dans la subtilité des regards et des attentes de la femme lorsqu'elle désire attirer l'attention d'Ivar sur une surprise qu'elle lui prépare. On la sait intelligente et lucide malgré sa généreuse spontanéité. D'abord amoureuse dévouée et gaie, elle devient frustrée et jalouse des attentions portées à la bonne simplette (Anne-Marie Olivier) ; elle a douloureusement conscience du regard condescendant que les amis de son mari portent sur son origine paysanne et ses goûts ; de plus en plus distante et blessée, elle éclate de rage à la fin. Tout est nuancé et bien senti par cette Elina attachante et respectable dont l'amour pourtant débordant, sans faille et patient se mine peu à peu. Cela nous rend d'autant plus insupportable l'aveuglement obstiné de son mari dont les positions sans compromis s'affirment résolument suite à la démarche du professeur Gylling, venu le convaincre d'assouplir son point de vue : Paul Hébert est parfait dans le rôle de ce vieux sage charismatique qui donne par contraste beaucoup de puissance et de présence au personnage du fasciste. Le malheureux faucon empaillé offert en cadeau par Elina, la visite des amis (Édith Paquet, Yves Amyot, Pierre-François Legendre), les propositions de l'opportuniste journaliste Bondesen à Elina et la confusion de cette dernière. Tous ces épisodes où grandit la tension nous révèlent progressivement les enjeux et les personnages. Suivant le poids de ses idées et de ses convictions, chacun réagit différemment aux vicissitudes de la vie, avec plus ou moins d'authenticité.

Authenticité, excès et compromissions

Au demeurant, l'œuvre de Hamsun est aussi une réflexion sur les multiples facettes de l'intégrité, de ses possibles déviances et des pièges que les relations sociales lui tendent. Il y a l'enfermement dans des postulats destructeurs, tel le fascisme d'Ivar qui attaque sans nuance, sans considération pour le point de vue de l'autre, sans discussion possible. Tous les rejets, toutes les trahisons, les critiques et les condamnations confirment l'obsédé dans sa trajectoire rectiligne. Hamsun confronte cet intellectualisme glacial et presque inhumain à la bonté concrète et vivante des sentiments amoureux de Elina. Il oppose aussi le snobisme bourgeois ou pseudo-intellectuel à la simplicité populaire et « vraie ». Il débat encore des réseaux élitistes où l'arrivisme et le reniement de soi-même ne valent

pas mieux que l'entêtement idéologique. Il y a l'amoralité sirupeuse du journaliste, puis la bassesse du philosophe Jerven qui trahit son ami et sa propre pensée pour obtenir diplôme, bourse et mariage. Vendu à tous, Pierre-François Legendre en fait un personnage prêt à tout pour arriver à ses fins : cajoleur, généreux, menaçant, haineux et vengeur. Il est totalement crédible dans sa déchéance et sa panique : seul un Ivar peut encore lui refuser le pardon! Le professeur Gylling est le plus diplomate et le plus sympathique de tous, celui du moins dont les arguments sont les plus convaincants. Même s'il dévoile les inévitables accointances du milieu en faisant valoir à Kareno son influence auprès de l'éditeur, il explique la tolérance et les compromis intellectuels que l'on doit nécessairement pratiquer pour réussir socialement. On fait toujours le sacrifice de quelque intégrité, de quelque perfection pour arriver à ses fins. Le journaliste, lui, vit très bien avec ses compromis. C'est un bon vivant, un dandy qui profite de tout sans se poser de questions. La fiancée a elle aussi sa crise de conscience malgré ses airs futiles. Bref, chacun s'arrange avec ses valeurs. Mais tous ont des revirements sauf le fasciste. À ce sujet, sans mettre en doute la façon dont Hugues Frenette possède, développe et définisse son personnage, on aurait imaginé un Kareno d'allure moins mondain, moins retenu dans la voix et la présence, plus exalté, enfiévré et anarchique. Il semble que l'emballement et les excès de sa vie intellectuelle, le survoltage du travail et la fébrilité consécutive aux nuits blanches pourraient transpirer davantage dans son comportement.

Diane Borsato, extrait de *Mannequin impossible*, 2001, performance au Royal Military College of Canada Museum and The Agnes Etherington Art Foundation, Kingston. Photo : Dean Baldwin.

Ni mollesse ni fausseté, mais le vide

Le contraste est frappant entre la pièce de Hamsun *Jacinthe Rioux, 609 Saint-Gabriel,* qui clôturait la saison 2003-2004 au Périscope. Il ne s'agit pas là d'un spectacle sans défaut. On pourra trouver le début un peu lent et la mise en scène relativement statique (Catherine Lachance assistée de Julie Pelletier), l'usage de la vidéo discutable (séquences de Catherine Lachance), en particulier quant à l'intégration des visualisations. Ceci dit, le texte d'Isabelle Hubert est d'une grande sensibilité. Il découpe avec beaucoup d'acuité, comme au bistouri, la psychologie d'une jeune femme coincée entre ce qu'elle est, ou plutôt entre ce qu'elle n'est pas et le modèle à suivre qu'elle envie chez les autres. C'est simple : elle n'a pas de personnalité, elle est dépourvue d'imagination et donc incapable d'initiative. Elle n'est pas suffisamment bête cependant pour ne pas ressentir le bonheur des autres et ne pas souffrir de ce manque non identifié. Elle ignore ce qu'elle n'a pas et qui rend les autres si détendus, capables de s'adonner à toutes sortes d'activités et de se faire des amis. Elle leur envie moins la cause de leur bien-être, toutes ces choses qu'elle n'a pas même idée de désirer, que leur bonheur en tant que tel. Autrement dit, c'est sa terne personnalité qui, justement, l'empêche d'améliorer sa personnalité. L'intention de Hubert peut surprendre, mais le résultat est efficace et terriblement émouvant, remuant. Qui ne s'est pas senti un jour insipide ou hors course derrière le groupe des glorieux? Et si cela ne vous est jamais arrivé, avez-vous déjà éprouvé quelque compassion pour la collègue transparente qui n'a jamais rien à raconter, le petit dont personne ne veut dans l'équipe ou le gars plat que l'on évite à tout prix d'inviter? L'interprétation de Pierre Gauvreau est parfaite. Il est impayable dans son Réal, technicien en appareils ménagers : tout en retenue, démarche de canard, « parler » saccadé à la limite du bégaiement, petits gestes brefs et nerveux. Il campe le très très bon gars pratique qui aime sincèrement et bien simplement Jacinthe (Éva Daigle). Il tente maladroitement de l'aider dans sa dépression en jouant sur les émotions, en réclamant pour elle des témoignages d'affection à des gens qui la connaissent mais n'ont rien à lui dire. Il aggrave finalement le problème en voulant réparer Jacinthe comme on répare un frigo. Elle ne trouve pas avec son nouveau *chum* trop tranquille la stimulation recherchée. Elle s'enfonce dans la mélancolie en consommant des papiers-mouchoirs à la douzaine. Cette Jacinthe et son appartement sont d'un morne pitoyable et crédible. Le décor (costumes et accessoires de Serge Lapierre) est absolument banal et le mobilier dépareillé, avec ce qu'il faut de maniérisme compulsif, d'absence d'originalité et de goût dans la décoration. Il est réussi dans sa platitude. Les éclairages changeants de Serge Pettersen réservent quant à eux d'agréables surprises.

JACQUELINE BOUCHARD